

Compiègne. On y prépare pour le 10 août une fête vraiment républicaine. Une charretée de rois en bois, portant la hotte, et dans la hotte tous les titres féodaux, sera brûlée au pied de l'arbre de la Liberté ; la charrette elle-même, enguirlandée de tous les signes de la tyrannie, sera pareillement livrée aux flammes.

La fête a-t-elle répondu à cette belle annonce ? Il est permis d'en douter. C'était la Terreur, cette période sanglante qui dura du 31 mai 1793 au 27 juillet 1794, exactement 422 jours. La guillotine en permanence faisait couler des ruisseaux de sang. Il y eut 2669 condamnations en quatorze mois ; et ce chiffre ne comprend pas les innombrables victimes qui périrent à Arras, Nantes, Bordeaux, Lyon, Marseille, Toulon et ailleurs.

M. A. Bazin continue la topographie Compiénoise, par la description de la Place du Marché-aux-Herbes qui s'appelait autrefois la Cour-le-Roi ou enclos de la Couture Charlemagne, puis Marché aux fromages.

On y voyait à l'encoignure de la rue des Neiges appelée aussi rue de la Plâtrerie, l'Hôtel du Fer-à-Cheval qui se reliait à la maison opposée par un passage couvert d'une soupenne, ce qui explique pourquoi la partie du Marché-aux-Herbes s'étendant vers la Fausse-Porte a porté autrefois le nom de rue de la Soupenne.

Les Halles, où s'abrita au mois d'août 1429 l'escorte de Charles VII, quand ce roi fit son entrée dans Compiègne, accompagné de Jeanne d'Arc, après le combat de Montépilloy. Là aussi s'était installée pro

ditore royal un nommé Jacque Renouville, convaincu d'avoir volé des vases sacrés à Saint-Corneille.

Les jours de marché, la place présentait autrefois un assemblage bizarre bien digne d'inspirer le pinceau d'un artiste. C'était un amalgame confus d'échoppes branlantes, de guérites en bois, d'étalages sur tréteaux chargés pêle-mêle de légumes, de fleurs, de charcuterie et de viandes diverses, à travers lesquels nos pères zigzaguaient en tous sens, se serrant à s'étouffer, au milieu du brouhaha des cris, des rires et des voix glapissantes des vendeurs.

Cette place s'est nommée, pendant la Révolution, place de la Montagne. La municipalité y avait élevé un tertre sur lequel avait été planté un arbre de la liberté. Le 7 ventose an II, les citoyens Duret et Cardon, corroyeurs, membres de la Société populaire, invitèrent la municipalité, au nom de cette Société, à faire transporter, sur le marché aux herbes, une quantité de terre suffisante pour former un monticule, et des gazons pour le couvrir, au milieu duquel devait être planté un arbre de la liberté, *« de telle espèce qu'il soit toujours vert »*. Le 9 ventose suivant, le citoyen Beauvais, qui avait été nommé par le roi Louis XVI, maître de la poste, le 17 juillet 1789, se présenta pour offrir de prêter une voiture et deux chevaux, afin d'aider à élever la montagne que la Commune voulait faire.

Un an après, le vent ayant tourné, tout fut démoli. Le 11 ventose, le treillage environnant la montagne fut vendu aux en-

---

chères pour 204 livres, et les travaux d'enlèvement des terres du monticule, adjugés au rabais pour 208 livres.

Sur la proposition de M. le président, il est décidé que la prochaine séance aura lieu le vendredi 24 avril.

L'ordre du jour de la prochaine séance comprendra :

M. de BONNAULT : Compiègne pendant la Ligue (suite).

M. l'abbé VATTIER : L'Hôpital Saint-Nicolas (suite).

M. BAZIN : Topographie compiégnoise : La rue aux Pastoureaux (rue Solferino actuelle).

*Le Vice-Secrétaire,*

B.-A. DERVILLÉ.

---